

# AU RENDEZ-VOUS DES SOUVENIRS DU RALLYE COMBREUX



---

*Nous avons commencé la publication de cette anecdote dont le texte et les illustrations sont signés du Colonel de Fougerolle, dans notre dernier numéro.*

---

Avant de quitter le Rallye Combreux, revenons à ses débuts en 1877. Je l'avais donc, au commencement de l'année, trouvé dans la guigne, après un premier succès, la fin de saison avait été meilleure. L'amélioration s'était accentuée les années suivantes jusqu'à la perfection. Je crois que les vautraits sont rarement parvenus à des résultats aussi réguliers et aussi satisfaisants. Pendant dix ans, j'arrivais régulièrement en novembre à Combreux avec un cheval, et j'y restais jusqu'à la fin de janvier. Pendant notre séjour à Paris, nous venions avec Alexandre chasser une fois par semaine.

Là-bas, notre installation se composait d'une cuisine au rez-de-chaussée, dans laquelle la femme de Gautier le garde (en même temps adjoint de mairie) préparait nos repas, d'une pièce au premier étage, qui nous servait de salon, de salle à manger et en même temps de chambre à coucher pour Alexandre et d'une toute petite pièce commandée par la première et qui était ma chambre à coucher. Nos chevaux demeuraient au chenil à la Vallée. Nous arrivions de Paris généralement la veille des chasses. Une ou deux fois retenus par des réunions mondaines, nous sommes arrivés par un train de nuit à la halte de Combreux, nous rendant directement à la Vallée, le temps de déjeuner, de revêtir nos tenues et de monter à cheval. Nous revenions à Paris suivant les possibilités de la chasse.

Un jour la duchesse d'Estissac décida de faire le voyage avec nous. Le château était fermé, elle occupa simplement notre cuisine, avec un petit lit qu'on y installa. Nous avions acheté tous les deux pour voyager de nuit deux immenses manteaux,

qu'on appelait alors «Ulster», démesurément grands, dans lesquels nous nous enveloppions entièrement.

Je n'ai pas l'intention de reprendre année par année toutes les chasses très variées et intéressantes que j'ai suivies à Combreux, intéressantes surtout pour moi, car je m'occupais de l'équipage comme s'il était à moi. J'en citerai seulement quelques-unes parmi les plus remarquables. Mais auparavant, je dirai comment nous procédions et avec quels moyens.

Tous ceux qui ont pratiqué la chasse du sanglier savent que de l'attaque dépend une grande partie du succès. Sans une bonne attaque, il est très difficile sinon impossible de prendre un sanglier à courre. Nous nous sommes donc dès le début, attachés à préparer et à bien conduire nos attaques et ces dernières ont toujours été bonnes, sauf de très rares exceptions. Pour cela, dans une forêt de l'étendue de la forêt d'Orléans (55 000 ha. à l'État, sans compter les bois des particuliers), étant donné le chemin que peut parcourir un sanglier dans les longues nuits de novembre et décembre, il fallait que le bois fût fait avec grand soin. Les veilles de chasse, les hommes allaient se rendre compte des passages fréquentés par les sangliers. Le bois était fait par les deux piqueurs et Jahany, chacun d'eux avec son limier attiré et aidés par deux ou trois gardes. Lorsque Jahany fut trop vieux pour ce travail, Alenne prit sa place. Tous trois partaient de grand matin, afin d'être rendus sur place au petit jour. Les matinées sont courtes en novembre et décembre ; il fallait être exact au rendez-vous de 10 heures, où nous arrivions ponctuellement après être partis du château, à cheval et au pas, souvent à 8 heures. Les piqueurs, qui suivant les circonstances, avaient agi isolément ou ensemble, venaient au rapport. Avait-on un sanglier complètement rembûché, on se préparait à l'attaque tout de suite. S'il y en avait en plusieurs endroits, nous choissions. Les piqueurs déjeunaient rapidement avec la cantine apportée en même temps qu'étaient amenés les chevaux et les chiens ; ils échangeaient leurs gros souliers et leurs guêtres contre leurs bottes, montaient à cheval, et tout l'équipage, les chiens en hardes, se dirigeaient vers le lieu de l'attaque ; les hardes de dix chiens chacune étaient placées sous la conduite d'un valet de chiens ou d'un garde, quelquefois de l'un de nous, et étaient mises au bon endroit pour voir sauter le sanglier et toujours à bon vent.





*Hallali courant.*

Je peux parler en connaissance de cause du bois, pour l'avoir fait maintes fois moi-même avec les piqueurs. Dans ce cas, bien avant le jour, je prenais aussitôt habillé, le chocolat froid préparé la veille au soir par le fidèle valet de chambre Élie. Comme les piqueurs, j'étais en gros souliers, molletières et en tenue ; je sortais discrètement du château et par la nuit noire, je traversais le parc et allais chercher les hommes à la Vallée, où je prenais mon limier Beaumanoir, beau bâtard saintongeais acheté dans un vautre de l'Allier, baissé de pied et faisant un excellent chien d'attaque. Nous allions alors de compagnie vers l'endroit de notre quête, quelques fois fort loin, et où nous arrivions parfois avant le jour. Nos chiens se rabattant sur une voie qui paraissait chaude, il nous est arrivé de nous asseoir sur un talus de fossé pour attendre que le jour nous permît de distinguer le pied. Puis notre quête commençait, soit que nous suivions un même animal ou une même compagnie en nous aidant mutuellement, soit en travaillant isolément.

Ensemble nous avions plus vite fait de contourner une enceinte, chacun d'un côté, ces grandes enceintes de la forêt d'Orléans faisant souvent cent hectares et plus. Pour ma part, je ne suivais jamais un sanglier isolément dans la crainte d'une bévée, qui m'eût amené une jolie altercation avec Alexandre et à bon droit. Je n'étais pas assez sûr de mes yeux (1) et ce que je faisais était surtout pour m'instruire sur les mœurs des sangliers.

Au rendez-vous, je trouvais mon cheval et mes bottes. Je déjeunais à la cantine avec les piqueurs et je montais à cheval. Rien n'était plus intéressant que cette première partie de la chasse. Si je ne l'ai pas fait plus souvent, c'est que cela nous faisait des journées fatigantes à l'excès : plusieurs heures de cheval, parfois 6 à 8, précédées par plusieurs heures de marche à pied. Alexandre, quoique qu'ardent et rude qu'il fût à la chasse, ne l'a jamais fait.

Mais nous voici arrivés au moment de l'attaque : que va-t-il se passer ? Nous eûmes successivement deux manières d'opérer.

Au début, nous attaquions au trait de limier : un des piqueurs reprenait à pied son limier et entraînait sous bois à la brisée, suivant silencieusement la voie. Parfois, il arrivait à la bauge où il trouvait le sanglier ; le plus souvent ce dernier ou la compagnie partait au bruit et venait sauter sur une des routes bordées dans l'enceinte et toujours à la vue de l'un de nous, chasseurs, piqueurs, valets de chiens ou gardes qui l'entouraient. Celui qui l'avait vu se portait aussitôt sur la voie et y sonnait des appels. Les hardes de chiens étaient aussitôt avancées et découplées à bonne distance, avec une rapidité remarquable, un piqueur entraînant les chiens sur la voie et quarante, cinquante chiens, et quelque fois plus donnaient à l'animal une poussée qui assurait en partie le succès de la chasse.

La seconde méthode d'attaque consistait simplement à remplacer le limier par trois ou quatre chiens d'attaque très sûrs. Elle était préférable à la première, qui mettait en retard l'un des piqueurs pour sortir de l'enceinte et reprendre son cheval ; elle était plus rapide aussi dans la plupart des cas et ce fut celle employée à l'équipage dès que nous pûmes avoir d'excellents chiens d'attaque.

Attaqué de la sorte un sanglier a du mal à se forlanger, ce qui serait sa meilleure chance de salut. Reste alors la seule difficulté du change et celle-là est d'autant plus sérieuse, surtout si vous attaquez une compagnie, que beaucoup d'animaux sont du même âge et que tout les pieds se ressemblent. C'est alors qu'il est nécessaire d'avoir des chiens de change et contrairement à l'opinion des gens qui n'ont chassé le sanglier qu'avec des chiens anglais, c'est-à-dire avec des chiens de peu de nez et pas chasseurs, il est aussi facile d'avoir des chiens de change pour le sanglier que pour le cerf ou le chevreuil. J'en ai eu souvent la preuve à Combreux.

Je ne reprendrai pas ici une à une les chasses que j'ai faites à Combreux, ce serait un peu long et ennuyeux. Je m'arrêterai seulement à quelques-unes qui ont présenté un intérêt et un caractère particuliers. Rien n'était plus variable que le temps nécessaire à la prise. J'ai pris des sangliers en cinquante cinq minutes : c'était un peu trop vite. J'en ai pris en six heures : c'était un peu long pour les chevaux et même pour les hommes. A tout seigneur tout honneur : le plus gros sanglier

(1) Il était très myope.



que j'ai pris en forêt d'Orléans pesait trois cent cinquante livres. Nous avions ce jour-là au rapport deux gros sangliers rembûchés dans une enceinte en bordure de la plaine de Bellegarde, face à la forêt de Montargis. Le premier attaqué refusa de partir, on découpla la meute, il lui fit tête et on dut le servir à la bauge. Nous nous sommes alors retournés vers le second, c'était le gros. Celui-ci débûcha immédiatement en prenant la direction de Montargis. Nous pensions bien qu'il ne pourrait pas franchir les trente deux kilomètres qui séparent les deux forêts. Au bout de cinquante cinq minutes en effet, les chiens le serrant de très près et nous-mêmes serrant nos chiens, il s'arrêta dans un fossé face aux chiens et fit sauter en l'air le premier qui l'aborda. Jules Dufour le servit dans son fossé, dans un endroit appelé «la Croix verte».

L'une des plus jolies attaques que j'ai vu faire fut celle d'une compagnie de douze sangliers dans la garenne de Centimaison. Cette garenne forme un rond qui s'avance dans la plaine de Centimaison et n'est reliée à la forêt que par une étroite partie de bois. Il était probable que la compagnie rejoindrait la forêt par ce passage ; nous préférâmes porter la meute à bon vent en bordure de la plaine, large d'environ un kilomètre, dans une allée de peupliers. Nous avions mis pied à terre pour tenir chacun une harde et découpler plus rapidement. Jules Dufour entra dans la garenne à sa brisée avec son limier et nous attendîmes anxieusement et silencieusement. Très peu de temps après, au moment précis où Dufour atteignant la bauge sonnait «le sanglier», les douze sangliers débûchèrent à trente mètres de nous. Nous découplâmes frénétiquement et nos chiens abassourdis par la vue de la compagnie, restèrent quelques secondes immobiles avant de s'élancer à sa poursuite. Le temps de sauter à cheval et nous galopions dans la plaine derrière nos chiens et en vue de la compagnie. La première enceinte de forêt traversée, nous vîmes sauter un seul sanglier sur lequel tous nos chiens sauf trois avaient spontanément rallié. Un peu plus tard, le sanglier de chasse fit un retour à douze kilomètres du point d'attaque et vint donner au change dans la compagnie qui avait suivi ; nous l'avions constaté avec soin. Les chiens maintinrent leur animal de chasse qui fut pris régulièrement un peu plus tard et coiffé par eux.

Ces attaques de compagnies se renouvelaient souvent, les chiens ralliant très vite sur le même animal. J'ai dit que dans ce temps-là, nous allions à cheval au rendez-vous, et au pas. Le pas d'un bon cheval de chasse, c'est vite, mais nous avons trouvé plus vite que nos chevaux pour marcher au pas. Lorsque le comte de Kergorlay épousa Marie-Brigitte de la Rochefoucauld, je crois que ce fut en 1878, le jeune ménage passa son premier hiver avec nous à Combreaux. Kergorlay était un aimable garçon, très poli, très correct, suffisamment intelligent, très homme du monde et connaissant dans tous ses coins le haut faubourg Saint-Germain, et sur beaucoup de points l'aristocratie de province, à laquelle il savait reconnaître sa valeur, ce qui n'est pas le propre de tous les parisiens élégants. Kergorlay avait toutes ces qualités, il en avait même bien d'autres ; possesseur d'une grosse fortune, il avait eu la générosité de prélever sur cette fortune une dot pour chacune de ses trois cousines germaines de Kergorlay, assez peu fortunées, et donna là un bel exemple qui n'est pas souvent suivi. Agé de 18 ans en 1870, il avait su se conduire en gentilhomme de grande race et de tradition en s'engageant pour la durée de la guerre, alors qu'il n'y était pas astreint. C'était une leçon utilement donnée aux embusqués de cette époque, car il y en avait déjà. Et pourtant Kergorlay n'était pas un homme de cheval, ni de sport. Aussi tomba-t-il un jour de cheval et se cassa-t-il le bras. Il n'était pas cavalier mais il était homme de devoir, ce qui est mieux. Il n'aimait pas la chasse, ni à tir ni à courre, et il était assez mal tombé avec nous qui chassions six jours par semaine, avec repos le dimanche seulement. Et pourtant, il fit bonne figure, et, par hygiène, tous les matins de chasse à courre, il tint à nous accompagner à pied pour aller au rendez-vous. Une fois-là, il tirait sa montre, calculait le temps qu'il lui fallait pour être de retour à l'heure du déjeuner et reprenait son contre pied. Je le vois encore en molletières, un caoutchouc sur le bras gauche, un parapluie dans la main droite, marchant à très petits pas devant nos chevaux, qui avaient bien du mal à suivre, les coudes au corps, son attitude habituelle, qui lui avait valu le surnom de «Coudes au corps».

L'heure arrivée, rien ne l'aurait retenu auprès de nous, pas même la perspective d'une belle attaque imminente. Un jour vint cependant, où le rendez-vous était éloigné et dans des parages inconnus de Kergorlay, qui, moitié par crainte de se perdre en forêt, moitié par le désir de voir une attaque qui se préparait magnifiquement, s'enfonça un peu plus avec nous en forêt et attendit. Il déjeuna même à la cantine avec les piqueurs, car l'heure du déjeuner était sonnée. L'attaque se fit bien, mais Kergorlay, dans l'impossibilité de retrouver son chemin, dut rester avec les valets de chiens. Ceux-ci suivirent de leur mieux la chasse, Kergorlay dut les suivre et ne rentra au château qu'à la nuit, jurant mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si la marche au rendez-vous était au pas, je l'ai déjà dit, souvent assez longue, certaines retraites furent autrement rigoureuses, s'effectuant la nuit avec des chevaux fatigués. Une des plus dures que j'ai faites eut lieu, si je m'en souviens bien, à la fin de novembre ou au commencement de décembre 1879, le premier jour de cette neige qui tint enfermés pendant six semaines chiens et chevaux. Un sanglier nous avait emmenés à l'étang du Grand Vausoit à trente kilomètres de Combreaux. Là, après un assez long défaut, les chiens retrouvèrent une voie que nous pensions tout d'abord la bonne lorsque la trompe de Jules Dufour nous sonna les animaux en compagnie. La neige commençait à tomber assez épaisse, nos chevaux bottaient, nous dûmes mettre pied à terre. Je vois d'ici le duc d'Estissac contournant l'étang de la Vallée en tirant Netuska par la bride ; je le suivais de même. Je reviendrai plus tard à cette neige de 1879.

Une autre fois, nous fîmes du Grand Vaux, avec Alexandre, une autre retraite difficile, non plus en raison de la neige, mais en raison de la nuit noire. Nous revenions tous les deux, nous hâtant de gagner des parages connus avant que la nuit ne fut complète. Près d'atteindre le poteau du Petit Jouy, nous hésitâmes, l'obscurité étant totale, à prendre un sentier qui nous raccourcissait beaucoup. Je descendis de cheval pour trouver le sentier, je le trouvai et m'y engageai, tirant mon cheval à pied. Alexandre suivait à cheval. Au bout de quelques centaines de mètres, je me trouvais en plein bois, ayant perdu le sentier. Nous eûmes un moment de désespoir : allions-nous nous perdre définitivement et coucher en pleine forêt ? Alexandre eut alors l'idée de laisser son cheval la bride sur le cou chercher son chemin ; celui-ci, plus malin que nous, trouva le sentier, je sautai à cheval et laissai ma monture retrouver le camarade. Nous étions sauvés, connaissant très bien notre chemin à partir du Petit Jouy, et nous rentrâmes lentement mais sans encombre.

Un jour en 1879, alors qu'après deux ans de pratique nous nous estimions des veneurs expérimentés, nous fîmes une faute grave qui nous valut à bon droit une forte algarade du duc d'Estissac. Nous chassions un animal d'environ cent cinquante, c'est-à-dire de ceux qui sont les plus durs à prendre, la terre n'était pas très bonne et nous avions découpé relativement peu de chiens, trente cinq environ, en raison de chasses précédentes très dures et d'un assez grand nombre de chiens blessés. Les chiens chassèrent régulièrement, mais ne chargeaient pas. Aux abords de la nuit, la chasse passa près du chenil de la Vallée. Convaincus avec Alexandre que notre sanglier suivi de près par les chiens, était sur ses fins et pour lui donner une dernière poussée, nous eûmes la pensée de lui donner un relais de chiens frais. Je courus au chenil chercher tous les chiens disponibles, avec la conviction que la prise dans ces conditions n'était plus que l'affaire de quelques minutes. Ce qui devait en résulter arriva. Poussé par des chiens frais, le sanglier décala rapidement et lorsque la chasse arriva à l'étang de Brin d'Amour, la nuit était venue.

Le duc d'Estissac était sagement rentré, devinant ce qui allait se passer. Hector de Galard, qui était des nôtres cette année-là, demeura avec nous. Le sanglier débûcha alors carrément dans la plaine de Combreaux, passant le canal tout près du château. Lorsque, à mon tour, je passai devant la grille du parc, je fus interpellé dans la nuit par le garde-chef Gautier : «c'est-il vous, Monsieur, qui êtes tombé de cheval ? Un cheval vient de rentrer à l'écurie sans son cavalier.»

«Mais non, lui répliquai-je, puisque je suis toujours sur le mien». Et je continuai mon chemin me demandant qui était tombé... J'entendais devant moi le trot d'autres chevaux dans le bourg de Combreaux. Je les rejoignis dans la plaine ;



c'était Alexandre et les piqueurs. Puis le sanglier rentra en forêt dans la garde du milieu. Les chiens chassaient à pleine voie et il faisait nuit noire. Assez loin de la forêt, nous nous décidâmes à arrêter la chasse ; puis en rentrant avec Alexandre, vers huit heures ou huit heures et demie, nous trouvâmes tout le monde à table, y compris Hector de Galard. Son cheval était tombé en mettant le pied dans une rigole et lui avait échappé, sans aucun mal ni pour l'un ni pour l'autre. Mais je passe ce que nous entendîmes pour notre erreur et notre imprudence !

La retraite la plus dure que j'ai faite à Combreux, en raison des circonstances, fut la retraite des Bordes. Voici comment : une laie de cent soixante attaquée dans les environs de Combreux, avait traversé le canal, débûché sur Sury au Bois et était rentrée en forêt dans la garde du milieu non loin de l'habitation du Général X..., le futur médiocre généralissime, pour lors attaché à la maison du Président de la République. Nous étions passés exactement devant son habitation. Là, elle donne au change dans une compagnie, une partie de nos chiens prenant le change, d'autres maintenant la voie de leur animal. Tout cela nous fit perdre du temps et il faisait presque nuit lorsque la laie fut coiffée par les chiens tout près des Bordes, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente kilomètres de Combreux.

Nous avions l'habitude, après chaque prise, de chercher un homme complaisant qui ramenait en charrette, moyennant pourboire, notre sanglier. Cela faisait d'autant moins de difficulté que le Rallye Combreux jouissait d'une bonne réputation et que les la Rochefoucauld étaient aimés dans les environs. Mais ce soir-là nous étions en pleine forêt. Ne connaissant pas de maison proche, nous voulions nous hâter de prendre le chemin du retour et nous décidâmes de nous tirer d'affaire tout seuls.

On mettrait la laie sur la douce Netuska, le duc d'Estissac prendrait le cheval de Jahany et ce dernier avec Alexandre se tiendrait au côté de Netuska pour maintenir la laie qui roulait sur la selle. Je prenais en main le cheval d'Alexandre, Hector de Galard, qui n'était pas bon à grand'chose en pareille circonstance, demeurerait à cheval avec son oncle, tandis que Jules Dufour allait à la recherche des chiens qui avaient pris le change. Au bout d'un kilomètre, je m'aperçus que le pauvre Jahany, qui avait eu autrefois une cheville déboîtée, boitait

bas dans les ornières des chemins de forêt. Je lui fis monter mon cheval et je pris sa place, je me souviens fort bien, au côté gauche de Netuska, Alexandre à droite, tenant chacun deux pattes de l'animal pour l'empêcher de tomber. Faire de la sorte plus de vingt cinq kilomètres la nuit, les pieds dans les ornières parce que la jument tenait le milieu du chemin, Alexandre le bras gauche accroché à la laie et moi le bras droit, on ne saurait croire ce que cela a de fatigant. Nous en sommes restés, Alexandre et moi, pendant plusieurs jours courbaturés et comme paralysés.

Une autre fois, Alexandre et Louis de Maillé étant venus perdre à la nuit un sanglier le long de la voie de chemin de fer d'Orléans à Paris, non loin de Cercottes, étaient rentrés à Combreux à une heure du matin. Je n'étais pas à cette chasse-là.

Mais comme compensation à nos dures retraites, que de magnifiques hallalis, que de fermes émouvants avec des sangliers faisant tête à la meute !

Le sanglier est un animal naturellement brutal, et quand il est attaqué il se défend vigoureusement. C'est son droit. J'en ai pris beaucoup dans ma vie, des petits, des moyens et des gros, même des très gros. J'en ai rarement rencontré de vraiment méchants, courant sur l'homme lorsqu'il l'aperçoit et surtout revenant à la charge après un premier passage. Cependant j'en ai vu. Le 18 janvier 1880, nous arrivions au rendez-vous, Alexandre, son père et moi, au poteau de l'Étang Neuf de Centimaison, où nous attendaient les piqueurs et valets de limiers. « J'ai dans cette enceinte, nous déclara Jahany en nous désignant la coupe voisine âgée d'un an seulement, une compagnie d'une douzaine de sangliers. Je ne puis pas comprendre comment elle est restée dans cette jeune coupe. La compagnie entre et ne sort pas, car la sortie d'une telle compagnie ne peut pas échapper à mon chien ni à moi. » Jahany était un valet de limier prudent : pas de renseignement à la légère. Nous étions sûrs que la compagnie était. A ce moment précis, nous aperçûmes à deux cents mètres un gros sanglier vidant la coupe et traversant la route pour rentrer dans un gros taillis de vingt-cinq ans. Les hardes sont immédiatement avancées, nous découplons soixante chiens sur la voie toute chaude. Les chiens se récrient chaudement et à trente mètres de nous, dans le grand taillis, le sanglier fait tête aux soixante chiens où nous entendons le ferme. Je n'avais



*Retraite avec un sanglier sur un cheval.*



jamais vu une chose pareille ; des chiens crient blessés et nous sautons à cheval dans le taillis pour les défendre en sonnant de toute la force de nos poumons. Nous étions en présence d'un sanglier vraiment méchant. Au bruit que nous faisons, il se décida pourtant à partir, pour gagner rapidement les bois de Centimaison où, serré de près par un chien qui avait pris la tête, il se retourna et monta vers Courcy où nous arrivâmes hallali courant après une des plus belles et des plus vives chasses que j'ai vues. Nous galopions à la hauteur des chiens de toute la vitesse de nos chevaux, Jules Dufour devant, Alexandre derrière lui, puis moi, derrière nous, le duc d'Estissac et Auguste Dufour. A trente mètres, nous entendîmes les abois. L'émotion qu'on éprouve toujours au moment du ferme était d'autant plus grande cette fois que nous savions être en présence d'un sanglier méchant. Dufour était descendu de cheval et, sa carabine à la main, était entré dans le sous-bois. Des chiens criaient blessés, nous trouvions le temps long, mais conformément à nos instructions de n'aller qu'un seul au bois pour servir le sanglier pour éviter les accidents, nous attendions anxieusement. Enfin, nous entendons le coup de carabine, mais à notre grande surprise, au lieu de sonner l'hallali, Jules Dufour nous appelle au secours : « Vous ne viendriez pas à mon aide ? » Nous sautons à bas de nos chevaux, avec Alexandre. Alexandre avait pris sa carabine ; je n'avais moi-même, que mon fouet à la main. « Vlôô ! » crie à ce moment le duc d'Estissac qui était derrière nous. Le sanglier traverse la route péniblement, faisant sang. Les chiens l'entourent, Jules Dufour, très pâle, nous rejoint et tous les trois à pied nous suivons le sanglier. Que s'était-il passé ? Le sanglier, apercevant Dufour, l'avait chargé et, au lieu de lui coller dans l'oreille le canon de sa carabine, comme à l'habitude, Dufour l'avait tiré pour se défendre, l'atteignant à l'épaule sans l'arrêter absolument. A peu de distance de la route nous rejoignons le sanglier, entré dans une mare sous futaie. Ah ! le beau spectacle pour des veneurs ! Le sanglier dans l'eau jusqu'au ventre, les chiens aboyant autour de la mare sans y entrer.

Nous regardions, vivement intéressés, Dufour un peu devant moi, sa carabine à la main, Alexandre à ma gauche. Puis voilà le sanglier qui sort de l'eau dans un bouquet de marsaults devant Dufour. Ce dernier, perdant décidément la tête, lâche sa carabine, s'accroche aux branches d'un arbre en nous criant : « Gare, il nous charge ! ». En perdant son sang-froid et en s'accrochant à l'arbre, Jules Dufour m'avait découvert et je me trouvais face à face avec le sanglier, à trois mètres. Sans avoir une seconde pour réfléchir, et purement d'instinct, n'ayant que l'idée de me défendre, je me précipitai sur la carabine abandonnée, enlevant vivement ma trompe pour pouvoir tirer, et, au moment où je saisis la carabine par les canons, le sanglier m'atteignit au bas de la jambe gauche, déchirant ma botte, ma culotte et très peu ma peau, avec une violence qui me fit rouler à terre. Me relevant alors précipitamment et tenant toujours mes canons de carabine, je m'aperçus avec stupeur que la crosse n'était plus au bout des canons, je ne pouvais pas me servir de mon arme. Je la croyais brisée, elle n'était que déviée par suite de ma culbute. J'eus une seconde de désespoir d'être de nouveau désarmé, mais Alexandre, qui derrière moi avait eu le temps d'éviter le sanglier, lui colla une balle qui l'arrêta à quelques mètres. Tandis que celui-ci se débattait encore sous les morsures des chiens qui s'étaient précipités sur lui, j'eus la satisfaction de sonner un hallali vengeur. Le duc d'Estissac et Auguste Dufour, qui tenaient nos chevaux sur la route commençaient à s'inquiéter. Nous allâmes chercher une charrette pour y transporter le sanglier et les chiens les plus blessés. Il y en avait douze et, parmi eux, le brave Bruneau qui mourut en cours de route sur la charrette. Quant au sanglier, c'était un gros animal à la défense de droite cassée. C'est avec celle de gauche qu'il m'atteignit. Il pesait trois cents, exactement deux cents quatre vingt dix neuf sur la bascule après la curée de son intérieur. Sa tête est dans le vestibule de Fougerolle, très bien naturalisée par Delsalle. Son pied est au-dessous. Il avait été offert à Hélène de la Rochefoucauld, à laquelle on fit les honneurs. Elle me le donna en souvenir de mon aventure.

Un autre sanglier réellement méchant fut un sanglier de deux cent quatre-vingts pris en arrière saison, avril ou mai, après une chasse extrêmement dure de huit heures, à laquelle nous

étions seuls, Alexandre et moi, venus de Paris. Notre animal, parvenu à la grande enceinte de l'étang de la Vallée, chargeait nos chevaux dès qu'il les apercevait et nous forçait à détalier devant lui pour éviter des accidents. Après un hallali courant, pendant lequel il traversa je ne sais combien de fois la route neuve qui séparait en deux la grande enceinte, ce qui nous offrit un magnifique spectacle, il traversa une partie de la plaine de Seichebrière et tint enfin les abois dans un petit boqueteau où il fut servi. Il y avait eu quelques chiens blessés, dont Barbareau au ventre. Les piqueurs durent le recoudre avec le fil et les aiguilles qu'ils avaient toujours sur eux. Cependant le brave Barbareau mourut dans la nuit. C'était un chien mordant et courageux que nous avons beaucoup regretté.

Il n'en fut pas de même un certain jour que nous étions venus également de Paris ; un sanglier de cent soixante, après une chasse très vite, nous avait amenés dans la garde du milieu où, après deux heures de chasse environ, nous eûmes le très intéressant spectacle d'un hallali courant en pleine route suivi pendant plus d'un kilomètre. Nous avons pu nous rendre compte de la vitesse que peut donner un sanglier. Celui-là galopait au milieu des chiens, nous le suivions à quelques mètres de toute la vitesse de nos chevaux. Je montais ma bonne jument Medje, qui était assurément très vite. Puis le sanglier quittant la route, voulut se jeter à travers bois où il fut immédiatement coiffé par les chiens. Nous pensions avoir affaire à une laie. Jules Dufour tira alors de sa poche un couteau à virole pour le servir lorsqu'il s'aperçut, et nous avec lui, que nous avions affaire à un sanglier mâle parfaitement armé, mais qui, essoufflé par la poussée que lui avaient infligée les chiens, était tombé inerte, incapable de se défendre.

Je me souviens encore d'un assez amusant hallali un jour que je me trouvais seul avec Alexandre à proximité des abois d'un sanglier. Alexandre descendit rapidement de cheval et entra au bois pendant que je prenais en main son cheval, attendant anxieusement que le sanglier fût mis à mort. Mon anxiété fut d'autant plus grande que l'opération traînait en longueur et que j'entendais des cris de terreur poussés par de nombreuses voix. Malgré notre convention de n'aller que seul au ferme, je me décidais dans la circonstance à aller rejoindre Alexandre, au moment précis où il tirait un coup de carabine dans l'oreille du sanglier. Mais quelle ne fut pas ma surprise de me trouver au milieu d'une foule de femmes et d'enfants grimpés dans les arbres et poussant les cris de terreur qui m'avaient décidé à entrer sous bois. C'étaient des gens occupés à ramasser de l'herbe et de la litière. Le sanglier, hallali courant, était venu tourner et retourner au milieu d'eux comme affolé, et eux-mêmes, non moins affolés, se croyaient chargés par lui et avaient grimpé dans les arbres en criant de peur. Ce spectacle nous avait fort amusés.

Le 20 février 1880, nous eûmes un hallali à peu près du même genre et qui porta la terreur dans la population de ces parages. Un sanglier de cent soixante, après deux heures de chasse, débûcha aux Champs de la Cave, et se précipita, hallali courant, dans les jardins de ce village, où il chargea sans façon un pauvre homme qui bêchait, le fourra par terre, sans mal du reste et fut peu après coiffé par les chiens. Les femmes et les enfants se sauvaient en criant. Le plus drôle de l'affaire fut qu'Alexandre, en retard de quelques minutes, passa à cent mètres de nous sans nous voir, myope qu'il était, et sans entendre nos trompes, car il passait à faux vent. Pourtant nous le voyions et sonnions de toutes nos forces ! Il alla faire une petite pointe en forêt et revint sur ses pas, n'entendant rien, et finit par nous retrouver, le sanglier mort. J'ai le pied de ce sanglier monté en presse-papier sur mon bureau.

J'en passe et des meilleures. Je ne puis pas cependant quitter le Rallye Combreux sans noter à quel degré de perfection de chasse était parvenu Alexandre de la Rochefoucauld lorsque la remonte de bâtards fut bien assurée par son élevage. Après vingt minutes de chasse, on pouvait être assuré que les chiens maintiendraient leur animal de chasse sans donner au change. J'en donnerai deux exemples, dont j'ai été le témoin et qui remontent, autant que je puisse m'en souvenir, à 1895.

Pour le premier, une compagnie de dix ou douze sangliers à peu près de même poids avait été attaquée et les chiens ne tardèrent pas à en séparer un, qui après une pointe de dix à douze kilomètres en pleine forêt, fit un brusque retour et



trouva rapidement la compagnie tout entière, qui avait suivi notre chasse. Le sanglier de chasse passa en plein milieu de la compagnie, mais fut maintenu presque sans hésitation par la meute et pris un peu plus tard.

Le second exemple fut plus remarquable encore. Nous avions au rapport un gros sanglier rembûché seul dans la grande et fourrée enceinte des Liesses. Les chiens d'attaque ne tardèrent pas à le mettre debout et comme il ne se décidait pas à vider l'enceinte des Liesses, nous découplâmes la meute, soixante chiens environ. Pendant vingt minutes au moins, ce fut un concert magnifique. Le sanglier se faisait battre au nez des chiens qui criaient du plus fort de leur voix. Nous attendions toujours à sauter ; à côté de moi Louis de Maillé, nous trouvant tous deux sur une route le dos à l'étang des Liesses. Un moment, les chiens se rapprochent de la route et de nous quand, à une trentaine de mètres, un gros sanglier sort de l'enceinte et traverse la route. Le doute n'est

pas possible, c'est bien notre sanglier et nous sonnons la vue. Les soixante chiens descendent le talus de la route, le traversent sans un coup de gueule, montent le talus opposé sur la voie, font un retour, regrimpent le talus de l'enceinte des Liesses, toujours sans mot dire, et à dix mètres dans l'enceinte se récrient chaudement presque à vue sur un sanglier qui s'enfonce à nouveau dans l'enceinte des Liesses. Nous étions estomaqués, mais il n'y eut pas de doute ; notre second sanglier avait fait sa nuit sans sortir de l'enceinte. C'est lui qui, demeuré sur le bord de la route, s'était levé devant les chiens pendant que le sanglier de chasse s'était tapi dans le fourré. Les soixante chiens avaient maintenu leur animal sans une seule exception. Je puis affirmer mon récit véridique. Inutile d'ajouter qu'avec de pareils chiens notre sanglier fut pris après une magnifique chasse.

Ceci se passait le 23 janvier 1895, j'ai le pied de ce sanglier dans mon cabinet.

### VENTE D'ARMES ANCIENNES

**Dimanche 27 novembre à l'Abbaye de Royaumont (Asnières sur Oise)**

Une vente exceptionnelle d'armes anciennes françaises et étrangères aura lieu le 27 novembre 1981, à 14 h 30 à l'abbaye de Royaumont. Sabres, pistolets à silex et à piston, fusils, voisineront avec les colts et révolvers américains ; divers accessoires de chasse et de vénerie seront également mis aux enchères : bronzes, biscuits, faïences et porcelaines, objets précieux tels que service à découper, service de gibier... Des gravures anglaises et françaises sur la chasse à courre, les courses de chevaux...



**Enfin ! la chemise HUNTSMAN  
de SAVILE ROW  
maintenant en France, en exclusivité  
chez Clémentine et Victoria**

Chemise de vénerie en pure laine,  
laine et soie ou coton.

Cravate en coton ou coton et soie.

Gants blancs de vénerie.



*Clémentine et Victoria*

13, rue Gustave-Courbet - 75116 Paris - Tél. 727.83.66

Spécialités anglaises - Expéditions pour toute la France.